

Ces terrains lointains. De la naissance des hétérotopies en géographie

David Goeury

▶ **To cite this version:**

David Goeury. Ces terrains lointains. De la naissance des hétérotopies en géographie. À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Jun 2008, Arras, France. halshs-00357669

HAL Id: halshs-00357669
https://shs.hal.science/halshs-00357669

Submitted on 31 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ces terrains lointains
De la naissance des hétérotopies en géographie.

David Goeury[1]

Communication au colloque
"À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie",
Arras, 18-20 juin 2008

« Qu'on ne cherche pas dans ce livre cette exactitude géographique qui n'est jamais qu'un leurre : le Guatemala par exemple, n'existe pas. Je le sais, j'y ai vécu ».
Georges Arnaud, *Le salaire de la peur*, 1950.

Le géographe fait du terrain et le terrain fait le géographe. Cette double affirmation irrigue la discipline géographiquee permettant de classer, à la fois les espaces et les hommes qui les étudient. Parmi ces couples espaces-géographes, l'un des plus anciens semble être celui que forme le « lointain » avec le « géographe-voyageur » (Frémont, 2005 : 24), parfois désigné comme le géographe des bouts du Monde (Collin Delavaud, 2005 : 355) qui se définirait comme celui qui étudie des lieux où lui seul serait allé (Frémont, 2005 : 25). Explorateur, aventurier, scientifique, il participerait ainsi de la « geography at large », entre le monde universitaire et le grand public, comblant les blancs sur la carte et la curiosité de ses concitoyens pour l'altérité plus ou moins exotique.

Or, à l'heure où les vols intercontinentaux low-cost et les sites Internet grands publics de SIG comme Google-Earth assurent le bouclage du Monde, en rendant physiquement accessible n'importe quel lieu en moins de 24 heures et idéellement en quelques secondes, quel est le sens de lointain ? Les blancs sur la carte n'illustrent plus l'inconnu mais, au mieux, un choix cartographique, ou, au pire, le désintérêt, voire la paresse des aménageurs et des cartographes. Pourtant, chaque année, de jeunes géographes occidentaux partent vers des territoires considérés comme lointains, y séjournent plusieurs mois et soutiennent des thèses consacrées à eux. Certains lieux comme l'Himalaya, l'Amazonie, l'Arctique, l'Atlas, le Sahara ; certaines communautés comme les Mapuches, les Tibétains ou les Népalais, les Inuits, les Imazighen, les Touaregs, deviennent des terrains lointains pour des scientifiques occidentaux.

En m'appuyant sur de nombreux récits écrits ou oraux croisés avec une expérience de recherche personnelle dans l'Atlas marocain et l'Himalaya indien[2], je propose de relire ce phénomène à l'aune de la pensée de Foucault sur *les espaces autres*, les hétérotopies. En effet, établissant, dès 1967, un constat de simultanéité et de juxtaposition entre le lointain et le proche, à la fois côte à côte et dispersé, il désigne ainsi une nouvelle catégorie d'espaces. Ces derniers sont clairement distincts, car fermés, et ne seraient pas des utopies, lieux sans réalité,

---

[1] Agrégé d'histoire-géographie, doctorant Paris IV-La Sorbonne, david.goeury@gmail.com.

[2] Notre travail de recherche porte sur ce que nous appelons « les espaces du mérite », soit des lieux matériellement enclavés, habités de population très pauvres, projetés idéellement au cœur de la mondialisation. Pour cela, nous comparons deux hautes vallées de pays en voie de développement, les vallées de l'Assif Melloul et de l'Assif Ahansal dans le Haut-Atlas marocain et la vallée du Zanskar dans l'Himalaya indien.

mais des hétérotopies, c'est-à-dire des lieux qui existent matériellement mais qui, comme le miroir, nous permettent de contempler les limites de ce que nous sommes, créant ainsi un décalage entre la réalité de ce qu'ils sont et le réel de ce que nous construisons comme discours autour de ce qu'ils sont (Foucault, 1984 : 752-762).

Dès lors nous nous demandons si les géographes des territoires lointains ne construisent pas des hétérotopies. En répondant à l'impératif de la discipline géographique - « il faut faire du terrain » (Brunet et alii, 1992 : 478) -, ils transforment un espace en un morceau de terre approprié, délimité, sous leur contrôle, qui assurerait le concret, la réalité, par l'établissement de faits scientifiques nécessaires au déploiement d'une méthode (Volvey, 2003 : 904). Par leur position même d'observateurs occidentaux, extérieurs, subjectifs, mettant en récit des faits pour un lectorat totalement étranger au lieu, ils construisent un discours forcément en décalage avec la réalité de l'espace observé. Par conséquent, occupant, volontairement ou non, la place de manipulateurs de symboles (Reich, 1993) qui dominent actuellement l'espace mondial, ils deviennent des *gatekeepers* mettant en scène, pour leur société d'origine, un espace lointain ainsi que leur propre parcours. Or, cette mise en image et en mot devient un moyen de construire l'altérité et fonctionne, en retour, comme un révélateur de ce qu'est la société occidentale actuelle.

Construire le terrain lointain

Le terrain n'est jamais un pur hasard. Il est le fruit d'un enchaînement d'événements qui amènent un chercheur à choisir un lieu pour élaborer un travail de recherche qui occupera plusieurs années de sa vie, dont celles de jeune adulte. Il est donc ici, d'abord, question de sélection. Bien souvent, le choix du terrain est construit entre les contraintes universitaires que sont les thèmes de recherche privilégiés par une équipe de recherche et les opportunités de financement, auxquels s'ajoutent les envies profondes d'un individu. Cependant, le terrain lointain se distingue des autres terrains d'enquête. Il est présenté comme un lieu peu accessible, nécessitant un effort supplémentaire de la part du chercheur. La personnalité du chercheur est alors essentielle dans le choix du terrain et de l'objet d'étude. Tant il est difficile de convaincre un individu non volontaire de partir vers un espace méconnu, peu accessible, l'obligeant à un effort physique et à une séparation prolongée de son réseau social quotidien (famille, amis, relations).

Ces terrains ont donc un goût d'aventure, d'exploration, de plongée dans l'inconnu. Les géographes qui les choisissent sont massivement à la recherche du dépaysement, de l'altérité, de la rencontre avec l'autre pour pouvoir vivre la mondialité. Comme l'anthropologue Paul Rabinow, ils sont souvent las de l'occident et ont besoin de dépaysement (Rabinow P., 1998 : 16). Ou bien, comme Claude Collin Delavaud, ils veulent « barouder » pour éprouver un sentiment de liberté dans des espaces lointains (Collin Delavaud, 2005 : 196). Tous participent de la catégorie des néo-aventuriers (Le Breton, 1991 : 130). Ils sont à la fois les héritiers de la géographie exploratoire du XIXème siècle, sans-cesse ravivée dans les grands reportages photographiques présentant des peuples prétendument oubliés par l'homme blanc, et donc préservés de son contact dévastateur (Driver, 2001 : 218) et de la géographie tropicale mise au service du développement des communautés villageoises des pays du Tiers-Monde. Ce double héritage, ils l'assument en devenant une génération cherchant désormais à participer de l'alter-mondialité en vivant une aventure personnelle par l'insertion dans une communauté rurale d'un pays en voie de développement (Daer, 1978 : 109), tels des « french geographers » qui seraient le pendant des « French doctors ».

Dès lors, les confins du Monde deviennent pour eux des destinations. Ces géographes sont à la recherche de lieux non desservis par les réseaux de transports efficaces, qui seraient en bout de ligne du développement humain. Dans une société de la fluidité des transports, le luxe du géographe explorateur consiste à se rendre là où les autres ne sont pas encore venus (Frémont, 2005 : 25). Il préfèrerait Zawya Ahansal à Marrakech, Padum à New Delhi.

De plus, alors qu'aujourd'hui les lieux sont en interaction constante, intégrés à de très nombreux espaces par des encadrements aux emprises diverses en intensité et en étendue et que d'autre part les hommes sont de plus en plus poly-topiques et circulants, le terrain lointain propose un autre modèle. Car si le géographe finit toujours par circonscrire une ou plusieurs portions de l'espace terrestre en choisissant une maille et des limites, il a conscience que son choix est l'aboutissement d'un arbitraire qui privilégie un des nombreux encadrements observés. Ici se posent donc les questions de la définition des limites, forcément mouvantes et conjoncturelles, donc critiquables, qu'établit le géographe. Le géographe erre désormais dans le dédale constitué du différentiel entre le réel du terrain entendu comme construction scientifique liée à une problématique et la réalité complexe des faits.

En revanche, les lieux lointains semblent porter en eux l'idéal type du terrain. Ce sont des lieux qualifiés d'enclavés ou d'isolés. Or, l'enclave est définie comme l'espace qui est à une distance infinie des autres territoires (Lévy, 2005 : 309-310) et semble idéale pour devenir un terrain-territoire clairement délimité par des frontières considérées comme infranchissables. Ainsi, la haute vallée himalayenne ou atlasique, l'oasis saharienne, le village amazonien, le camp arctique, semblent séparés du reste du Monde par des infinis hostiles de désert de montagne, de sable, de forêt ou de glace (Collin Delavaud, 2005 : 354). Ils sont peuplés d'une population « autochtone » et deviennent l'incarnation du lieu reculé, inchangé, coupé, où il serait loisible d'observer un petit monde sans qu'il soit noyé dans le vaste Monde. Ils deviennent des îles détachées du continent Monde.

Cette représentation n'est pas un donné mais un construit. Lorsque le scientifique peut librement choisir son terrain sans qu'il lui soit imposé par des contraintes, il parcourt de longs espaces avant de s'arrêter pour choisir le lieu privilégié de son étude (Collin Delavaud, 2005 : 106). Le choix de l'espace d'étude s'opère inconsciemment selon l'idéal du terrain simple, une portion de l'espace terrestre clairement délimitée car apparemment séparée des autres lieux par des barrières matérielles visibles parce qu'orographiques. Il incarne le refus du labyrinthe, du réseau et du rhizome. Le terrain lointain est un autre Monde fonctionnant selon d'autres règles car il est séparé des autres structures humaines par des éléments de reliefs forts. Le chercheur dès lors privilégie la sédentarité dans la durée sur le mouvement. Souvent, en ces lieux, le terrain des géographes est sous l'influence des ethnographes et des anthropologues qui pratiquent l'art du terrain participatif de longue durée.

Faire corps avec le terrain pour vivre la mondialité

Le terrain lointain n'est pas seulement un construit, c'est surtout un vécu. Car si tout terrain est un habitus du géographe et intègre un folklore (Volvey, 2005 : 905), le terrain lointain est construit autour de multiples expériences légitimant le modèle du géographe voyageur (Frémont, 2005 : 24). Le terrain lointain devient une expérience totale durant laquelle le géographe fait corps avec le territoire qu'il parcourt pour s'approprier son terrain (Volvey, 2005 : 905). Avant tout, l'accès au terrain est un accès pénible, soit par de longues

heures en véhicules « tout-terrain » sur des pistes défoncées par les précipitations, ou par de longues heures de marches. Cette entrée dans le terrain crée une rupture avec le reste du Monde ; le rythme devient beaucoup plus lent et tout déplacement un effort. Ainsi, l'entrée dans le terrain lointain se fait par le franchissement d'une série de seuils qui, peu à peu, permettent au chercheur de s'approprier le lieu. Le premier est l'aéroport (international ou national) qui est la principale porte d'entrée et en même temps le dernier lieu de la norme internationale partagée avec avions, douaniers, contrôles de police dont seuls les uniformes changent selon les pays ; puis vient la route goudronnée avec ses véhicules plus ou moins hybrides, adaptés aux conditions et aux usages locaux ; enfin arrive la piste de terre plus ou moins abîmée nécessitant des véhicules hors-normes et parfois, en dernier lieu, le sentier qui s'enfonce dans le paysage. Ces seuils nécessitant souvent des ruptures de charges successives donnent le sentiment de la distance avec le lieu de vie du quotidien. A cela s'ajoutent, les particularités du relief qui alterne entre espaces fermés et espaces ouverts. Ainsi, le passage des cols et surtout du dernier col, celui qui ouvre sur la destination finale, est un moment particulier. Le géographe a dès lors le sentiment d'entrer dans son terrain, dans l'espace de son étude qu'il a clairement délimité par un seuil comme une porte sépare l'intérieur et l'extérieur. Le terrain est donc perçu comme un lieu clos auquel on accède par certains passages clairement contrôlés.

Cette perception extérieure de l'espace se vit aussi de l'intérieur : c'est une expérience totale de transformation du géographe (Volvey, 2005 : 905). Le terrain lointain passe par un effort du corps qui se confronte à un milieu difficile, comme pour nouer physiquement une nouvelle relation géographe/terrain. Rarement évoqué dans le récit des géographes, le terrain lointain est une affaire d'entrailles. C'est un terrain que l'on ingère, il a le goût des plats et des boissons locales que le géographe partage alors qu'il est invité par les habitants dans des moments de commensalité qui sont souvent le « cœur » du terrain (Pourtier, 2007 : 443). Le Zanskar et le Ladakh ont le goût du thé salé au beurre de Yak, l'Atlas marocain du thé sucré. Le géographe paye de sa personne en prenant souvent des risques en s'exposant à la chaleur, au froid, à l'altitude, à la maladie, à la blessure (Frémont, 2005 : 28). Le terrain est toujours marqué d'une phase de fatigue, de désordre intestinal ou de fièvre. Peu à peu se noue une relation fusionnelle, charnelle, entre le géographe et son terrain. Séjournant relativement longtemps sur place, progressivement, il s'adapte, il s'acclimate, surtout dans les milieux extrêmes. Ainsi, en haute montagne, au-dessus de 3500 mètres, il faut physiologiquement plusieurs semaines pour ne plus ressentir les effets de l'altitude. Le souffle court des premiers jours, les difficultés à raisonner au-dessus de 4000 mètres ne disparaissent que peu à peu. Parallèlement, le terrain lointain est un lieu de la marche. Le non déploiement des réseaux de transports modernes oblige le chercheur à de longues marches d'approche pour aller de hameau en hameau, faire le tour des finages. Ainsi, pour Claude Collin Delavaud, « j'enquête donc je grimpe » (Collin Delavaud, 2005 : 107). Les longues marches deviennent des moments particuliers ou la souffrance de l'effort laisse place à la plénitude des endorphines. Peu à peu son corps se transforme, son visage se hâle tandis que ses chairs s'assèchent et se musclent. Ces effets du terrain s'impriment sur le géographe et le marquent physiquement. Ils perdurent une fois de retour dans l'univers du quotidien occidental pour progressivement s'estomper ; à moins qu'ils ne soient ravivés régulièrement par des retours au terrain (Volvey, 2000 : 323). Le territoire étudié et le chercheur nouent dès lors une relation intime, la pénibilité physique du terrain renforçant le mérite du géographe.

Cette première relation physique au terrain va être renforcée par la relation affective entre le géographe et des populations locales. Du fait de la faiblesse des infrastructures de transport et d'hébergement, les chercheurs deviennent les hôtes réguliers de la communauté

étudiée (Pézelet, 1997 : 65). Systématiquement invité pour une collation, et aussi souvent obligé de trouver refuge dans une maison pour dormir, il entretient peu à peu une relation privilégiée avec certains individus. Durant ces contacts prolongés, le géographe prend de nouvelles habitudes, pour saluer, s'asseoir, manger. Cette sociabilité très forte est recherchée par le géographe qui a le sentiment de pouvoir pénétrer ainsi au cœur de la société étudiée. Ces rencontres avec des informateurs indispensables à la recherche sont considérées systématiquement comme des moments fondateurs de la construction de l'identité du géographe (Pourtier, 2007 : 443), (Collin Delavaud, 2005 : 18).

Le terrain devient alors une expérience qui forge le géographe. Il est d'abord une première référence, un premier point de comparaison. Claude Collin Delavaud déclare : « Je n'ai cessé de t'aimer Khoadja Quendu (…). Tu as hanté ma mémoire et tu me visitais dans mes cours (…). Je vivrai le temps qu'il me reste en ta compagnie, non plus comme toile de fond de ma jeunesse mais de toute ma vie d'aventurier géographe. » Ainsi, l'expérience prolongée du lieu approprié rend impossible ailleurs, le vécu banal ; l'enrichissement personnel, localisé dans l'espace permet de s'immerger dans d'autres lieux (Bonnamour, 2000 : 67-68). Le géographe, comme tout individu, est un être pluriel et la pratique du terrain lointain renforce cette dimension par l'intégration d'un cadre social extrêmement différent de celui de son quotidien d'origine (Lahire, 2001 : 51). Il s'affirme désormais comme un être différent transformé par les échanges qu'il a eus avec des individus vivant dans un contexte autre : il a été imprégné par les rencontres, par les discussions que ce soit en affirmant sa différence, ou en adhérant à des points de vue nouveau (Elias, 1991 : 62). Cette expérience du terrain renforce en lui sa dimension poly-topique (Stock, 2006). Désormais, le géographe est attaché à un nouveau lieu extrêmement lointain de son quotidien. Or par le jeu des représentations indiquées préalablement, ce nouveau lieu devient un lieu central de son processus de construction identitaire, à la fois comme individu et surtout comme chercheur. Son terrain devient en effet sa principale source de légitimité scientifique, la caution qui l'autorise à prendre la parole devant ses pairs (Kayser, 1978 : 6), mais aussi le support indispensable aux écrits dont la production est nécessaire pour qu'il accède à la carrière universitaire (Lacoste-Dujardin, 1978 : 44). Ainsi, même si matériellement le terrain est lointain et peu fréquenté à l'échelle temporelle de sa vie, idéellement il devient proche et surreprésenté dans son temps de travail, ne serait-ce que du fait des longues heures nécessaires pour le mettre en images et en mots. C'est dans ce processus que le rapport au terrain se termine (Dakhlia, 1995 : 142).

La mise en récit : du territoire au terrain, de la réalité au réel

Entre le touriste voyageur, éventuellement aventurier dilettante et le géographe, c'est comme entre le paysan et le brigand de Norbert Elias, il n'y a qu'une différence d'initiative personnelle (Elias, 1991 : 95). Pour certain, il n'y a qu'une question de regard (Pourtier, 2007 : 443), pour d'autres une question de moment de la venue (Collin Delavaud, 2005 : 160), alors que bien souvent les populations locales ne perçoivent pas bien la différence (Pézelet, 1997 : 65). En fait, le géographe des lieux lointains commence par être un touriste, avant qu'il ne décide d'intégrer son expérience à un projet de recherche (Brunel, 2006 : 251-252). C'est donc le processus d'écriture structuré autour d'une enquête qui transforme le territoire parcouru et observé en terrain (Giblin, 1978 : 87). Ainsi, le terrain est organisé en deux moments qui ne sont pas toujours clairement distincts qui sont l'observation sur site, généralement désignée comme l'enquête de terrain et la mise en récit théorique, appelée écriture, rédaction ou compte rendu. Le terrain lointain est donc le fruit d'une assimilation par un chercheur occidental d'un local extérieur à sa société d'origine (Dakhlia, 1995 : 144). A ce

niveau se pose le problème de la perception du chercheur et de sa subjectivité, car dès le choix d'un terrain lointain établi, le chercheur part avec des représentations mentales qui influent sur son enquête. Pour cela, il suffit de parcourir les bibliothèques ou le Cyber-espace qui constituent une image, dans le sens de reflet, du Monde. Cet autre terrain est un réel où s'accumulent les écrits scientifiques et les récits d'individus autour d'un lieu. Cet assemblage aboutit à une autre géographie qui a tout autant de sens pour le public puisqu'elle est constituée de récits volontaires de personnes qui pensent que leur récit va intéresser leur société d'origine. Il révèle une surreprésentation de certains lieux lointains vis-à-vis de leur poids démographique, économique ou politique. Ces derniers sont mis en scène de façon fragmentée, sans logique de continuité territoriale. Ainsi, le Zanskar est survalorisé par rapport à la vallée de la Suru pourtant voisine et traversée par le seule route carrossable le reliant au reste de l'Inde. De plus, ces lieux sont toujours associés par les auteurs à des thématiques spécifiques comme l'aventure, le paysage, la relation homme/nature, l'altérité, l'autochtonie ethnique, etc. Bien entendu, le géographe n'est pas coupé de ce mouvement et bien souvent, à son corps défendant, il y participe. Tout cela compose une sorte de « boîte noire » du chercheur et tout l'enjeu est alors de savoir comment l'imprégnation et la familiarisation sur place avec des faits vont modifier cette boîte noire (Olivier de Sardan, 1995 : 80).

D'abord, durant la première phase d'observation, le problème posé est que le géographe ne voit pas ce qu'il ne voit pas et donc ne peut pas l'envisager, ou le penser. Certains phénomènes sont hors-champ, soit parce qu'ils n'entrent pas dans le cadre de l'appareil photographique, soit parce qu'ils ne sont pas intégrés par la problématique et constituent un hors-monde (Lenclud, 1995 : 116-117). Ainsi, certains aspects disparaissent ou sont minorés comme la référence à l'islam que cela soit dans le Haut-Atlas ou au Ladakh, car il a été longtemps considéré comme non traditionnel, importé, ne relevant pas de la vérité de la société (Dakhlia, 1995 : 144). Le chercheur est toujours en tension entre ses idées héritées de sa formation et les informations multiples du terrain (Kayser, 1978 : 14). Ainsi, lors des étapes de relevés des paysages, déjà une sélection s'opère instinctivement pour que le paysage observé se rapproche le plus possible du géo-paysage reconstruit par les géographes (Giblin, 1978 : 84).

Ces phénomènes sont particulièrement forts pour les terrains lointains. En effet, plus la distance matérielle et idéelle est forte avec le chercheur, plus il a le sentiment qu'il peut prendre du recul, alors qu'en fait il est encore plus au cœur de la société sans forcément jouir du confort de la distance critique (Daer, 1978 : 107-108). Premièrement, parce qu'il est physiquement submergé par le décor et le paysage nouveau auxquels la difficulté d'accès confère une dimension de sublime réservé à quelques initiés (Frémont, 2005 : 120). Au sublime, s'ajoute le sentiment de domination, surtout en montagne, où l'escarpement des versants, le passage des cols donnent le sentiment de pouvoir saisir et s'approprier un territoire qui se livre immédiatement en coupe et en plan. Il semble possible de délimiter un finage, des pratiques, des aménagements et ainsi comprendre la relation entre une société et son environnement. Parallèlement, l'entrée par le paysage réduit l'impact de l'Etat au village centre. Il apparaît comme le seul lieu connecté au reste du territoire national. Desservi par une mauvaise piste, il contient quelques bâtiments administratifs défraîchis, occupés ponctuellement par des fonctionnaires absentéistes. Cet unique marquage étatique semble noyé dans l'immensité des bassins versants et des hauts plateaux laissés à la seule gestion communautaire traditionnelle. Cela renforce l'image d'un espace de front pionnier où une antenne citadine avec son administration, ses boutiques, ses moyens de communication

(poste, téléphone, voire cybercafé) serait greffée artificiellement au milieu d'un espace lointain (Pézelet, 1997 : 82).

Ensuite, le chercheur entretient des relations privilégiées avec certains individus, les « fameux » informateurs avec qui il va longuement échanger pour construire son enquête. En effet, le terrain lointain est souvent qualifié de plus difficile du fait de la complexité de l'accès à l'information (Bataillon, 1999 : 105, 119). Car si les villes et les plaines agricoles sont régulièrement mises en statistiques et en cartes par l'Etat pour planifier et analyser leur transformation, les lieux reculés, comme les hautes vallées, sont elles souvent à peine répertoriés. De même, alors que les archives des espaces centraux sont structurées et consultables dans des administrations spécialisées, celles des hautes montagnes sont éparses et privées, éclatées entre les grands lignages locaux et les institutions religieuses. De ce fait, le chercheur se doit d'établir ses propres archives et ses propres sources (Pourtier, 2007 : 438). Ces données sont souvent construites selon un savant bricolage où se croisent techniques de questionnaires universitaires, entretiens semi-dirigés, extrapolations, selon des cadres mouvants entre les définitions académiques et les définitions locales (Olivier de Sardan, 1995 : 87). Par conséquent, le chercheur est extrêmement dépendant du bon vouloir de ses hôtes. Parfois, les géographes sont suspectés de pactiser avec un pouvoir central opaque et lointain (Daer, 1978 : 110). D'autres fois, au contraire, ils peuvent être accueillis dans le but d'assurer une bienveillance à leur hôte, ou pour obtenir des informations sur les projets en cours voire constituer un potentiel appui en cas de problème (Kayzer, 1978 : 17). Ainsi, le sociologue Jacques Berque, en tant qu'ancien contrôleur civil, associe la libéralité des populations locales à une stratégie : la volonté de créer un sentiment de dette chez l'étranger de passage qui devient inconsciemment redevable (Berque, 1989 : 64). Le sociologue Paul Pascon parle de la « stratégie d'araignée » de certains notables qui attirent progressivement le chercheur dans une toile d'informations et d'obligations, afin qu'il devienne leur relai et, surtout, qu'il raconte leur histoire (Pascon, 1984 : 6). Ces notables qui se positionnent comme les détenteurs de la tradition sont conscients d'une situation de déclassement à l'échelle régionale et nationale, et désirent mettre en scène un passé héroïque auprès d'un étranger à même de le diffuser à l'échelle nationale, voire internationale. Ainsi, la population locale va décrier un Etat dont elle est désormais dépendante sans qu'il comble les inégalités croissantes avec le reste du territoire.

De plus, le contexte de prise d'informations sur le terrain entre en corrélation avec un corpus théorique. En effet, l'entrée par le paysage et le choix d'informateurs privilégiés parmi les familles de notables favorisent la construction de « paradis agraires » (Bourdieu, 1980 : 162). Lors du travail d'écriture, le géographe reconstruit le paysage observé en diminuant le hiatus entre la réalité et les idéaux types auxquels il fait consciemment ou inconsciemment référence (Giblin, 1978 : 84). Dès lors, le souci constant de la société locale de tirer profit des ressources offertes par l'étagement de la végétation par un labeur besogneux, avec des moyens techniques faibles, est décrit comme une juste gestion du milieu biophysique, une symbiose entre une société et son environnement. Il est ici possible de citer, à nouveau, Claude Collin Delavaud qui ne fait qu'écrire le sentiment dominant de nombreux géographes : « Certes des déserts de glace, de sable, de montagne et de jungle, abritent des peuples qui, sur leurs lisières se sont à la fois arrêtés et accrochés. Ce sont les plus courageux sans doute et je me suis pris de passion pour leur extraordinaire faculté d'adaptation à des milieux naturels dont ils ont fait leurs alliés. » (Collin Delavaud, 2005 : 354). Ensuite, la description de la diversité des pratiques agricoles, associant agriculture intensive des fonds de vallées (céréaliculture, maraîchage, arboriculture) et élevage extensif sur les bassins versants et les hauts-plateaux, induit la construction d'un modèle autarcique d'autosubsistance minimisant la

réalité des échanges, souvent considéré comme la meilleure forme de production rurale (Collin Delavaud, 2005 : 54-55). Malgré la pauvreté matérielle effective pouvant être synthétisée par des IDH inférieur à 0,200, les géographes restent souvent fascinés par les populations qu'ils ont étudiées occultant la réalité par des mises en récit subjectives permettant de magnifier, voire de mythifier, les populations locales rencontrées (Lacoste, 1977 : 6-9).

La dimension de paradis est d'ailleurs renforcée par l'idée de permanence qui place le lieu hors-du temps (Rossi, 2000, p.95). Les liens historiques avec les différents pouvoirs centraux successifs (dynasties anté-coloniales, autorité coloniale, Etat nation actuel) sont souvent minorés, voire ignorés. La haute vallée est décrite comme indépendante, dotée de structures politiques différentes de celles du pouvoir central et n'entretenant que des relations de voisinage. Le pouvoir central (monarchie chérifienne, empire moghol) est présenté comme un prédateur vis-à-vis de populations considérées comme autonomes et libres. L'incapacité de l'Etat moderne à développer des infrastructures performantes est perçue comme maintenant ces territoires de haute montagne dans une forme d'éternité intemporelle, voire atemporelle. L'étude va privilégier ce qui apparaît comme des permanences, en distinguant ce qui serait lié à des processus endogènes de ce qui serait lié à des facteurs exogènes, comme si elle était désireuse de conjurer le temps qui passe. Les transformations radicales dues aux longues guerres de conquêtes, à la restructuration de l'espace économique par le contournement de certaines vallées par des routes performantes sélectives, à la réorganisation administrative et à la redéfinition des terrains de parcours, sont considérées comme secondaires. La société est présentée comme à même de conserver des structures héritées, plutôt que comme capable de s'adapter à de nouveaux contextes. En fait, elle est essentialisée comme un archétype du « bon sauvage » des Lumières, dont le rapport privilégié avec la Nature assurerait une ingénuité permettant d'atteindre une forme de vérité sur la vie humaine, puisque non corrompu par le processus de civilisation (Laux, 2008 : 179). Le géographe ne fait que reconnaître ce qui a déjà été constitué en images stéréotypées du temps de la colonisation : seul le « politiquement correct » favorise un glissement de terminologie. Ainsi le « sauvage » du XVIII^{e}, présenté à loisirs dans les zoos humains, est devenu « l'ethnique », le « peuple autochtone » au XX^{e} siècle (Lenclud, 1995 : 118).

Le terrain est articulé autour de problématiques conservatoires, protection des identités culturelles, préservation de la biodiversité, maintien de l'équilibre homme/nature, mise en place d'activités de développement durable, dont le tourisme responsable, éthique, ethnique, et solidaire. Le terrain est dés lors délimité par un marquage conceptuel lui permettant d'être assimilé à la société d'origine du chercheur. Cela est d'autant plus fort pour des concepts qui s'appuient sur des programmes normatifs mondiaux soutenus par l'UNESCO, comme « Homme et Biosphère » ou « protection des peuples autochtones » : cela surtout si le géographe a dû justifier un financement et s'inscrire dans le cadre de ces programmes internationaux. Les géographes participent alors de ce mouvement à la fois humaniste et écologiste qui redécouvrent les zones lointaines à la recherche d'autres modèles, d'autres vérités (Frémont, 2005 : 170). Ces lieux lointains sont dès lors transformés en hétérotopies, clairement fermées matériellement et idéellement : ils sont présentés comme régis par d'autres règles sociales auxquelles tout individu doit se plier pour assurer le bon fonctionnement du village Monde. Ainsi, ce sont depuis les forêts amazoniennes, depuis les glaces arctiques, depuis les regs et ergs sahariens, depuis les sommets himalayens que l'on observe les changements du Monde, que l'on prédit les fins les plus apocalyptiques et que l'on doit œuvrer pour préserver l'équilibre planétaire. Le bout du Monde devient la corniche depuis laquelle, il est possible de prendre la mesure de la finitude de la Terre (Lévy, 2008 : 11).

C'est pris dans ce processus qu'actuellement le géographe des lieux lointains peut s'assurer une carrière médiatique et universitaire, tout en ayant le sentiment de participer à une action juste. En soutenant les causes de l'autochtonie et de la protection de la biodiversité, il peut obtenir des aides à la recherche, un poste de chef de projet, mais aussi une place médiatique. Ainsi, son destin est lié à celui de son terrain. Par la construction d'un réel scientifique, il légitime sa position de chercheur tout en attirant une reconnaissance vis-à-vis de populations qui se sentent déclassées à l'échelle mondiale. Il devient dès lors un gate-keeper, permettant d'accéder à un autre monde, dans un autre lieu qui, par sa différence, nous ferait prendre conscience de notre Monde.

Alors que la venue et le séjour du géographe atteste du branchement de l'espace enclavé à l'espace mondial, le lieu va être transformé en terrain d'étude scientifique spécifique par le choix de problématiques choisies car adaptées, « dictées » par le lieu. Et c'est ce processus qui transforme le terrain lointain en hétérotopie scientifique, soit un lieu de savoir distinct et fermé mais indispensable au fonctionnement de l'ensemble de la société. Le géographe, par sa force d'énonciation, participe de la création d'une valeur autour d'un espace support (Lussault, 2000 : 30-31). Il participe du processus de médiance construisant la chôra, la résonance, d'un topos, un lieu (Berque, 2000 : 23-24). Simultanément, le géographe construit, consciemment ou inconsciemment, sa propre chôra, et donc sa propre valeur au sein de la société.

Bibliographie :

BATAILLON C. (1999). *Pour la géographie*, Paris, Flammarion, 161 p.
BERQUE A. (2000). *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.
BERQUE J. (1989). *Mémoires des deux rives*, Paris, Seuil.
BONNAMOUR J. (2000). *Du bonheur d'être géographe*, Paris, ENS éditions.
BRUNET R., FERRAS R., THÉRY H., 1992, « Terrain », *in Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Paris/Montpellier, La Documentation Française/RECLUS, coll. «Dynamiques du territoire» p.478.
BRUNEL S. (2006). *La planète disneylandisée. Chroniques d'un tour du monde*, Editions Sciences Humaines.
COLLIN DELAVAUD C. (2005). *Jusqu'au bout de la Terre. Parcours d'un géographe*, Paris, Arthaud.
DAER Y. (1978). « L'Afrique, terrain d'aventure. Libres propos sur la pratique et la relation d'enquête », *Hérodote*, 9, p.105-122.
DAKHLIA J. (1995). « Le terrain de la vérité », *Enquête*, 1-1995, p.141-152.
DRIVER F. (2001). *Geography militant. Cultures of exploration and empire.*, Oxford, Blackwell Publishers.
FRÉMONT A. (2005). *Aimez-vous la géographie ?*, Paris, Flammarion.
GIBLIN B. (1978). « Le paysage, le terrain, les géographes », *Hérodote*, 9, p.74-89.
KAYZER B. (1978). « Sans enquête pas de droit à la parole », *Hérodote*, 9, p.6-17.
LACOSTE Y. (1977). « Divers problèmes à propos de l'enquête et du terrain », *Hérodote*, 8, p.3-21.
LACOSTE DUJARDIN C. (1977). « La relation d'enquête », *Hérodote*, 8, p.21-44.
LAUX C. (2008). « La construction d'une géographie de l'Océanie par les explorateurs, les missionnaires, les colonisateurs… », *in* SINGARAVÉLOU P., *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation XIXe-XXe siècle*, Paris, Belin, p.176-187.

LE BRETON D. (1991). *Passions du risque*, Paris, Métailié.
LENCLUD G. (1995). « Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique », *Enquête*, 1, p.113-139
LEVY J. (2008). *L'invention du Monde. Une géographie de la mondialisation*, Paris, Presses de la fondation de Sciences Politiques.
LUSSAULT M. (2000). « Action(s) ! », *in* LEVY J., LUSSAULT M. (Dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p.11-36
OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1995). « La politique du terrain sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1, p.71-113
PASCON P. (1984). *La maison d'Iligh et l'histoire du Tazerwalt*, Rabat, SMER.
PEZELET L. (1997). *Dynamique sociale dans le Haut-Atlas central marocain : quelle production sociale autochtone du sens de l'espace dans un contexte de sollicitation touristique internationale ? Etude centrée sur la production sociale du sens de l'espace domestique*, Thèse de doctorat, Grenoble, Université Joseph Fournier.
POURTIER R. (2007). « Le terrain pour les tropicalistes », *Bulletin de l'Association de Géographes Français- Géographies*, 2007-4, p.438-445.
RABINOW P. (1988). *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette.
REICH R. (1993). *L'économie mondialisée*, Paris, Dunod.
ROSSI G. (2000). *L'ingérence écologique. Environnement et développement rural du Nord au Sud*, Paris, CNRS éditions.
STOCK M. (2006). "L'hypothèse de l'habiter poly-topique.", *EspacesTemps.net,* Textuel, 26.02.2006, http://espacestemps.net/document1853.html.
VOLVEY A. (2000). « L'espace vu du corps », *in* LEVY J., LUSSAULT M. (Dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p.319-332
VOLVEY A. (2003). « Terrain », *in* LEVY J., LUSSAULT M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.904-906.